

En relisant Pierre Bayrou

Parce que Monsieur BAYROU est notre ancien Président,
parce qu'il est un homme sensible, bon et sage,
qu'il possède une richesse qu'on voudrait pouvoir parta-
[ger,

qu'il est un écrivain véritable qui sait traduire, en mots
simples, clairs et justes, les plus délicates et imprécises
nuances de la pensée,

j'ai pensé que vous seriez heureux de trouver dans notre
bulletin deux extraits de son livre « Mes Bergeries »
évoquant d'un autre temps et de notre pays.

(Extraits de « MES BERGERIES » choisis par l'auteur.)

I — SOUVENIRS.

« J'arrivais chez les Taillebarte, dans leur mas de Solpey-
renc. Poussant **la clédo** du couderc, j'aperçus l'aïeule, Miétou,
debout sur le balet, au bout de l'escalier de pierre, appuyée de
la main au large parapet. Elle était bien frêle et bien ratatinée,
dans ses vêtements noirs. Mais ses yeux étaient vifs sous **la
togne** traditionnelle qui laissait voir sur son front les bandeaux
bien lissés de ses cheveux blancs. Chère vieille ! Dix ans que sur
ces mêmes dalles de pierre, sous l'auvent aux piliers de chêne,
je n'avais pas, avant de passer **l'endaillère**, serré sa petite main...

Comme j'entrais dans la vaste cuisine où la famille prend
ses repas, cù se voit dans un coin le lit de la **ménine** (c'est
l'ancienne, c'est l'aïeule), le maître de céans, qui s'appelle
Touène, jetait dans le feu un fagot tout entier, par-dessus la
tête d'un enfant accroupi, en train de faire **des pétofos** : sur
la pierre de l'âtre, le plus près possible des braises, il alignait
des grains de maïs. L'un après l'autre à un rythme intégral, ils
se gonflaient, tremblotaient et clac ! éclataient brusquement,
toujours à l'improviste, en faisant sursauter l'enfant ravi.

« Il en faut peu pour s'amuser quand on est petit », fit le
vieux qui s'était assis dans le coin de la cheminée, sur cctte

chaise basse appelée salinier, dont le siège est un coffre à sel. « La roue tourne, vous voyez, et les enfants sont toujours les mêmes. Vous aussi vous en faisiez, des pétofos, je parie, quand vous étiez chez votre grand-père : Henric dé Ratéto nous l'appelions... Ah ! c'était « un crâne » celui-là : vaillant, brave homme et bon ouvrier ! ; ... Eh oui, rien ne change... »

Nous regardions tous deux les grains de maïs éclatés. Nous reconnaissions avec une humble tendresse leur chair blanche qui sortait en cornes et en mamelons, comme les tubercules d'une molaire, hors de la peau noire et dorée. A revoir ces chères pétofos, si pareilles aujourd'hui à ce qu'elles furent toujours, nous retrouvions une fois de plus, fils naïfs de la même terre, le sens de fraternités premières qui mêlent âmes et destins... Qu'elles sont illusoires, ces différences que l'âge, les conditions et la culture semblent mettre entre les hommes ! Qu'il est doux, pour l'âme éphémère, de prendre appui sur l'éternel ! D'oublier l'orgueil et l'envie dans la bonne foi de l'enfance et dans l'abandon de l'amour !

Tirant un objet d'un trou de la cheminée, dans la muraille noire de suie : « Vous connaissez ça », me dit Touèno. Et je reconnus, ô douceur, l'estrébel de mon jeune âge, ce fruste jouet du Causse, fait d'une noix évidée que traverse un axe portant deux ailes en croix. Mon grand-père aussi, un soir d'hiver, il y a tant de jours, avait percé et curé au fer rouge une grosse noix. Il avait fixé à un bâton de buis les ailes du moulinet. D'un trou pratiqué au flanc de la coque sortait une ficelle que je tirais et lâchais alternativement : les ailes se mettaient en marche et bientôt, prenant force et vitesse à pulsations de plus en plus pressées, le joli moulin bourdonnait en me soufflant sur la joue...

S'il lit cela qui sait ? — quelque enfant de chez nous, quelque vieil enfant comme moi, retrouvera peut-être lui aussi, dans la brume mélancolique de son lointain passé, le ronflant cliquetis du naïf estrébel, l'humble jouet de son enfance... »

II. — EN JUIN, AU ROC D'ANGLARS.

... « Nous descendons de « là-haut ». Impossible, je le sens bien, d'exprimer le tourbillonnement d'allégresse qui, deux heures, nous a enivrés, éblouis, littéralement « transportés ». Qu'en restera-t-il, de l'accueil que la terre nous a fait aujourd'hui ? Ceci peut-être je crois : perfection d'une lumière si pure que, pour en traduire la limpidité, le mot « cristallin » paraît fade, terne, épais, — convenu surtout hélas ! Ventilation allègre du « soulédré », ce vent vif, d'une si fraîche pétulance, que le soleil, à longueur de jour, nous souffle dessus. Le matin, c'est de l'est qu'il nous l'envoie, du sud à midi, et le soir, avant de disparaître, c'est par l'échancrure du couchant, des gorges de Bone, là-bas, où l'Aveyron fuit à travers les plaines entre ses

falaises, blanches comme des murs. Bien curieuse vraiment, cette haleine du soleil : elle sèche la terre, blanchit les herbes des fraus, mais rafraîchit et repose les animaux et les humains : la bergère qui « fait du bas », et ses moutons qui n'«**acaument**» plus, ce qui veut dire qui cessent de s'agrèger en amas sur la grèze, immobile, queue pendante et tête basse.

Et quel prodigieux fourmillement de vies là-haut, sur les pelouses qu'avait rajeunies l'orage d'avant-hier ! Incroyable abondance de libellules de tout ordre sur ces arides espaces, des petits hannetons du solstice, et surtout pullulement des cigales, de toutes les espèces de cigales, la grise, la rouge et la grosse, la « cigale plébéienne », « les mâles » dit-on ici ! L'une d'elles tout à coup se pose sur mon bras nu : c'est une petite, une « cigale de l'orne ». Nous la regardons un moment de tout près : ailes vitreuses, réticulées de nervures brunes, mouchetées de onze points noirs. Mais ce que nous ignorions jusqu'ici c'est que, dans le contre-jour, les élytres apparaissent littéralement saupoudrées d'une limaille d'or. Une pareille découverte, quel butin d'une journée ! Entre nos doigts circonspects, nous avons tenu un moment la musicienne des longs jours, « l'insecte net », sec comme les pierres, et qui vibre avec la lumière sur les caisses calcinés. Nous l'avons frôlée de nos lèvres et puis nous l'avons lâchée dans l'air brûlant où, jetant un un cri rauque, elle a plongé d'un vif essor.

Près de la bergerie de Jordy, sur la branche d'un genévrier mort, cinq cigales chantaient à la fois, dont deux côte à côte, avançant, toutes vibrantes, à pas comptés, solennels. A l'approche de ma main, nulle panique : aucune même ne s'est tue. Au contact de mes doigts seulement, toutes, d'un seul vol, se sont enfuies comme un essaim. Non, jamais tant de cigales. Joie, car, un moment plus tôt, au cours de l'ascension et autour de nous çà et là sur ce plateau brûlé qui va de houle en houle : fours à chaux abandonnés, cabanes croulantes, bergeries en ruines où jadis, des siècles peut-être, un berger mena des moutons, vigne mourante que ne taillera plus la main qui la planta... Alors, à la vue de tout cela qui décline ou qui finit hélas ! comme nous-mêmes : mélancolie qui fronce en vent froid la surface de la vie. Mais ici, les cigales ! comme autrefois, comme toujours, elles sont revenues cet été. Elles puilulent, elles chantent. Comme au lointain de l'enfance elles font, dans les **agars** de Jordy, une voûte sonore qui tremble sur nos fronts. Deuceur, élan de la pensée qui, fragile, inquiète, incertaine, fleurissant un jour ici-bas, se rassure et s'affermite au contact de l'éternel.

Redescendus dans la vallée : comme le vent rebroussait gentiment les feuilles des platanes ! Tout miroitait, vibrat, bruissait : les haies noires au-dessus des herbes déjà jaunes, les rubans de maïs entre les blés pâles, roux, bronzés selon l'espèce (les avoines épuisées s'étalaient en flaques plus blêmes,

un peu floues). Sur les prés ras, sautillaient quelques pies sautillaient quelques pies nonchalantes, gagnées, semblait-il, par cette torpeur bienheureuse qui réconciliait tout sur la terre, imposait à tous la confiance et l'amitié.

Et tout cela si grand, solennel, pacifique, puissant ! On sentait l'odeur des blés mûrs, de l'herbe chaude. Entre les haies, les chemins laissaient voir la poussière, parmi les herbes déjà mortes. C'est l'accueil que nous fait chaque année la terre lasse au plus haut de son triomphe : loisirs retrouvés, rêveries. Pendant que se refera la fusion entre notre force physique et l'énergie du monde, notre pensée, notre cœur se restaureront, se retrouveront. Et nous nous sentirons de nouveau libres, naïfs, délivrés surtout de ces craintes, de ces doutes qui nous défont et nous cachent à nous-mêmes quand nous vivons dans la ville au milieu des humains... ».

Pierre Bayrou.

Œuvres littéraires de Pierre BAYROU :

SOLITUDES D'ANGLARS (1955) ; MES BERGERIES (1957) ; UNE ANNÉE (1960) - Editions SUBERVIE - RODEZ.